

Poème n°23 : Notre île bleue

J'aimerais débarquer un jour d'été, reposé,
Les voiles de la frégate poussées par l'alizé,
À l'exquise douceur, caressante sur ta joue.
Une main au bastingage, debout à la proue,
De l'autre, retenus par la taille, nos regards
Se perdraient dans le ciel limpide, hagards.

Le navire tout blanc à la coque de bois irait
Droit devant en tanguant avec force, attiré
Par les vagues aux embruns jaillissants qui
Éclabousseraient tes si beaux yeux conquis.
Élégant, il arborerait ses vergues fièrement
Avec leur voilure en leur plein déploiement.

Tout autour de la hune, là-haut dans le vent,
Une flopée de mouettes au corps tournoyant,
Criardes et combatives, s'agacerait avec peu.
L'une d'elles, téméraire et lasse de leurs jeux,
Quitterait cette mêlée pour aller vers l'avant,
Et répondre à nos rires par des cris virulents.

Nos esprits exaltés, nos deux cœurs emportés,
Et toujours enlacés, par l'air vif marin hébétés,
Pour éviter de chuter, nous nous accroupirions
À deux pas de l'oiseau, courageux et champion,
Venu conquérir le pont. Crâneur mais balourd !
Général piailleur, tu rirais de son comique tour.

* * * * *

Le voilier parcourrait des miles à filer sur la mer
Avec, en fringant capitaine, notre amour si cher.
Il veillerait, constamment, à conforter nos âmes,
Dans la recherche de la halte qu'elles réclament :
Un monde ignoré, au milieu d'océans, où pouvoir
Accoster, une île sans passé où jamais rien devoir.

Un matin, aussi luminescent qu'une aurore boréale,
Éblouis par les irisations des rayons d'un soleil royal
Dont l'arc étincelant émergerait de la crête des flots,
Logés dans le creux d'un hamac, à rire de nos mots,
Nous humerions soudain la rassurante odeur, ténue
Et délicate, de quelque parfum de terres alors à vue.

Et toi, la première, dressée sur ton séant, exulterais :
*Le voilà notre atoll enchanteur et perdu tant espéré !
Vois à l'horizon la frange ciselée de ses vertes collines.
Elles fêtent notre venue. Ce soir je me perdrai, mutine,
À courir toute nue dans la vierge nature. Elle déploiera
Sous mes pas son nid de verdure... Ô qu'elle me plaira !*

*Te prenant par la main, grands enfants, nous courrons,
Haletants mais rieurs, sur des plages où nous n'aurons
Bientôt plus de criques à chercher où reposer en silence.
Jusqu'au moment où, d'un bond, je quitterais notre anse
Pour t'entraîner, me suivant à la trace dans la végétation
Touffue, vers un coin d'amour retiré où vivre d'attentions.*

Ainsi t'exprimerais-tu frissonnante d'émois quand soudain
Dans un jaillissement d'écumes deux magnifiques dauphins
S'élanceraient hors de l'eau par tribord, cocasses exécuteurs
D'un saut, avant de plonger avec grâce de toute leur hauteur.
Et dans un jacassement de sons suraigus à croire qu'ils rient,
Ils colleraient à l'étrave pour nous guider, le long du cap pris.

* * * * *

Aux abords de la côte nous jetterions l'ancre, toujours escortés
Par nos vaillants amis quand sidéré je t'entendrais m'exhorter :
*Sabordons canots et navire détruisons papiers biens et habits
Puis dépossédés de tout, nos consciences délivrées, sans dépit,
Jetons-nous à l'eau rejoindre nos hérauts au milieu des coraux.
Dans leur sillage, nous irons vers l'île, poussés par les rouleaux.*

Ton visage, rayonnant et espiègle, m'envoûterait ; ton sourire,
Tentateur et franc, me vaincrait... Comment oser te contredire
Quand tu te dévêtirais pour braver ma raison et embraser mes
Sens, incitation à suivre ton exemple ? Prêt à dire : *Oui ! Mais,*
Tu m'ouvrirais si grand les bras que j'en tremblerais d'émotion.
Oh désir ! Je me déshabillerais, pressé de te serrer avec passion.

* * * * *

Voilà combien de temps de jours de mois, même d'années ma foi
— Insouciantes nos mémoires s'en sont tant détachées — que toi
Et moi vivons en ne songeant à rien, au gré de nos uniques envies,
Sur cet îlot de paradis, tant baigné de lumières de vents et de vies ?
Nos êtres libérés du poids de ces tâches et devoirs bien lourds jadis,
Nos journées ensoleillées et festives s'écoulaient avec lenteur et délice.

Qu'importe le Temps qui passe ! Nous l'ignorons, naïfs ! Qu'il glisse
Entre nos mains, en érodant nos corps, soit ! Qu'il sache qu'on tisse
Cependant, envers et contre lui, sur l'écheveau magique d'une idylle
Enchanteresse, nouée de fils d'or, assez d'entrelacs de chairs habiles
Pour oublier son vil tricotage. Exempts de soucis, à vivre nos allants,
Ne comptent que le présent, nos fous rires nos longs baisers ardents.

Nous aimons le matin, bras dessus bras dessous, collés l'un à l'autre,
Dans notre nudité exaltée par tes charmes, longer une baie : la nôtre,
Où nous posâmes autrefois pied, exténués et ruisselants, pour porter
Un instant le regard vers le large. Là-bas au milieu du lagon, à portée,
Émergent en surface les pointes des trois mâts ornés de leurs fanions.
Ils claquent à la brise, preuve du clipper coulé dans quelle exaltation !

Ce rituel, semblable à une prière en l'honneur du destin magnanime,
Conforte nos choix et augure des plaisirs et des joies, même infimes,
Que nous volons à loisir au fil des heures. Ainsi, sommes-nous ravis !
En accord avec soi, dans le respect de nous, pourquoi changer d'avis ?
Ne rien attendre de la vie, ni de toi, ni de moi, mais profiter ensemble
Des choses imprévues ! Oh ! quelles invites à nos sens, il me semble...

Voilà ce que nous sommes dans ce royaume d'eau, de sable, par chance
Que nulle carte n'indique. Aux premières lueurs de l'aube, avec aisance,
Enthousiastes et fébriles, nous plongeons au milieu des récifs de coraux,
Dispensateurs dans ces fonds de chatoyantes couleurs... Rejoindre, trop
Impatients, un couple d'amoureux, squatter à l'avant de l'épave d'un gîte
Familial : les dauphins ! Plaqués à leur flanc, agrippés aux nageoires, vite

Ils nous conduisent droit vers la haute mer, au-dessus des abysses. Malgré
Le froid malgré la peur, confiants dans leur étoile nous voguons de bon gré
Au cœur de l'Inconnu. Éblouis par le soleil, desséchés par le vent, au milieu
Des courants, tanguant avec les vagues, épousant leur mouvement gracieux,
Répondant à leurs cris, chantant à tue-tête, tout près l'un de l'autre encadrés
Par leur masse, nous oublions d'instinct nos craintes et nos angoisses. Prêts,

Sait-on jamais, à ce que nos âmes soûles se noient dans les flots sans adieux.
Sans perdre leur boussole, ils nous ramènent pourtant, sacrément malicieux,
Quand leur lubie les lasse, à bon port, auprès du promontoire où nous vivons
Heureux. Animés tous les deux par le goût des folies que oui ! nous cultivons
Mais aussi par le même parti pris savamment entretenu de vivre sans penser
À hier ou demain, trop occupés à tirer de l'instant le souffle de nos pensées...

De retour au lagon, épuisés de fatigue, frissonnants, nos membres endoloris,
Nos muscles tendus et nos yeux larmoyants, de trop nombreuses fois surpris
Par des tombereaux d'eau glacée s'abattant sur nos têtes brûlées par le soleil,
Nos visages s'éclairent. D'avoir lutté contre les éléments pour rester en éveil,
En selle sur nos coursiers de mer, les pieds sur la terre ferme, nous savourons
Ce rare privilège de partager, à deux, autant de libertés, sans faire le dos rond.

Allongés sur le sable collé à notre peau, nous sentons dans le creux de nos reins
Deux corps à l'unisson, parcourus de désirs, impatients de s'abandonner enfin...
En cette journée, ouverte à maint possible — quoique nous ne devinions jamais
De quoi elle sera faite — peu à peu nos chairs se réveillent dans l'attente d'aimer.
Avec comme seul témoin, le soleil au zénith, approche la venue de l'heure douce,
Enivrante ô combien, de l'effleurement de trop. Si vite, à l'amour, il nous pousse.

Nos mains errantes nos bouches avides ! Nos peaux vibrantes nos langues vives !
Nos ventres enfiévrés nos sexes éperdus, nous nous livrons à des ébats — lascives
Voies — dépourvus de toute limite sinon les nôtres ! Faudrait-il avoir honte d'oser
L'inconcevable dans des étreintes où s'embrasent de concert nos sens inapaisés ?
Dans de fols élans, pourfendeurs d'interdits, nos êtres à la jouissance s'adonnent.
Et, avec force, à battre la chamade, l'orage dans nos cœurs s'enclenche et tonne...

Caresses et possessions de nos chairs, enfin satisfaites, après une pause au pied
D'un palmier seul à déployer sur la plage son bouquet de vertes feuilles déliées,
Nous partons. Non loin, après la grève, la forêt se découvre au travers de sentes,
Le long des hautes crêtes, faites de l'archipel, propices à nos rêves. Dans l'attente
Que le soir enflamme le ciel de mille tons rougeoyants, magnificences soudaines
Et prémices à la nuit, assis sur un roc face à la mer, nos âmes nous emmènent...

* * * * *

Voilà ! Ainsi passons-nous donc nos jours à jouir du présent où défilent sous nos yeux
Ces bonheurs que nous savons saisir, portés par la promesse des amants heureux :
Quand l'un partira, l'autre le suivra ! Car ce qu'il y a de beau à vivre en ce lieu,
C'est qu'à se sentir comblés par le même grand amour, nous sommes deux !

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)

Commencé le 13 mai 2013

Et terminé le 1er juin 2013

Notification : Conformément au code de la propriété intellectuelle (loi n°57-298 du 11 mars 1957), il est interdit d'utiliser et/ou de reproduire et/ou de modifier et/ou de traduire et/ou de copier le texte ci-dessus, de façon intégrale ou partielle, sur quelques supports que ce soit : électronique, papier ou autre, sans l'autorisation expresse et préalable de l'auteur. Tout droit réservé.